



**HAL**  
open science

# Du récit à la fiction: un point de vue de philosophie cognitive

Jérôme Pelletier

► **To cite this version:**

Jérôme Pelletier. Du récit à la fiction: un point de vue de philosophie cognitive. Sylvie Patron. Théorie, analyse, interprétation des récits, Peter Lang, 2011. hal-03972688

**HAL Id: hal-03972688**

**<https://hal.science/hal-03972688>**

Submitted on 3 Feb 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

JEROME PELLETIER

«Du récit à la fiction: un point de vue de  
philosophie cognitive»

Alors que la théorie narrative valorise l'opposition entre récits de fiction et récits non fictionnels, les sciences cognitives du récit n'accordent guère d'importance à cette distinction.<sup>1</sup> Convient-il alors de rejeter le point de vue de la théorie narrative et de considérer la distinction entre récits de fiction et récits non fictionnels comme une distinction sans signification réelle d'un point de vue cognitif? Le

---

1 Cela ne signifie pas que les sciences cognitives ne s'intéressent pas à la distinction de la fiction et de la réalité. De nombreux psychologues du développement s'intéressent aux compétences cognitives à la base des jeux de faire-semblant des enfants et à leur maîtrise de la distinction entre croyance et imagination et entre les propriétés fictionnellement et réellement attribuées aux objets et actions dans ces jeux (Leslie 1987); Harris & Kavanaugh (1993); Perner et al. (1994); Lillard (1993). Dans un autre domaine, celui des neurosciences cognitives, Abraham et al. (2008) et Abraham et al. (2009) ont mené deux études pionnières pour identifier les zones cérébrales activées par le traitement de questions impliquant soit des entités fictionnelles, soit des entités réelles. Dans la première étude, les sujets placés dans un scanner devaient juger de la possibilité de relations soit informatives, soit interactionnelles entre une personne réelle et, dans un cas, une autre personne réelle (G.W. Bush) et, dans un autre cas, un personnage de fiction (Cendrillon). Dans la deuxième étude, les sujets placés dans un scanner devaient juger la possibilité de relations soit imaginatives, soit interactionnelles entre une personne réelle et, dans le premier cas, une personne réelle célèbre (G.W. Bush), dans le second cas, une personne réelle proche (un ami), et dans le dernier cas, un personnage de fiction (Cendrillon). Les résultats de ces deux études de neuroimagerie sont très intéressants mais ils ne relèvent pas des sciences cognitives du récit qui, elles, n'accordent aucune pertinence à la distinction entre récit de fiction et récit non fictionnel dans leurs protocoles. Le présent article se limitant aux sciences cognitives du récit, il ne traite donc pas des recherches qui viennent d'être mentionnées.

## 2 Jérôme Pelletier

présent travail vise à donner un premier élément de réponse à cette question et invite, à la lumière de certaines avancées dans les sciences cognitives du récit, à formuler plusieurs hypothèses aussi bien sur les bases cognitives du traitement du récit que sur la manière de concevoir la distinction entre récits de fiction et récits non fictionnels. D'un point de vue méthodologique, le présent travail suit une approche de philosophie cognitive, la philosophie cognitive visant à montrer en quoi les recherches menées au sein des sciences cognitives peuvent influencer sur la manière d'aborder certains problèmes philosophiques. En l'occurrence, il s'agit de montrer ici en quoi certaines recherches menées en neurosciences et en psychologie cognitive sur le traitement des récits sont susceptibles de faire avancer la réflexion philosophique sur la nature du récit et sur les relations entre récit et fiction. A charge ensuite pour la théorie narrative de juger si les hypothèses ainsi produites sont pertinentes dans son propre domaine scientifique.

### Les bases neurales de la segmentation du récit en événements

Les récits sont des représentations publiques structurées en événements ou en séries d'événements. Cette structure «épisodique» en événements distingue les récits d'autres constructions discursives. Si l'on admet qu'un récit est ainsi structuré, on peut faire l'hypothèse que la compréhension d'un récit — la saisie de l'histoire narrée — requiert, de manière minimale, une capacité mentale à segmenter ou à découper une totalité continue en événements distincts. La mobilisation de cette capacité mentale expliquerait au moins une partie de notre capacité à faire l'expérience, à partir de signaux auditifs et/ ou visuels, d'une succession d'événements dans un récit. *A contrario*, sans une telle capacité, le récit ne serait ni compréhensible — aucune histoire ne serait évoquée par le récit — ni mémorisable.

A cette capacité mentale de segmentation en événements doit être associée une capacité à re-combiner ces événements en une succession d'événements. Les neurosciences du récit ont développé un certain nombre de protocoles pour étudier les bases de la capacité à segmenter une suite de phrases en événements et ont repris à leur compte certaines hypothèses de la psychologie cognitive des récits relatives à notre capacité à rassembler des événements au sein d'un récit. Les hypothèses philosophiques qui vont être présentées plus bas tentent de tirer partie des approches des neurosciences du récit sur notre capacité à segmenter un récit en événements ainsi que des approches de la psychologie cognitive des récits sur notre capacité à rassembler les événements en un tout.

Des expériences de neuroimagerie sur la lecture des récits corroborent l'hypothèse que le traitement des récits requiert une capacité de segmentation en événements distincts. En effet, le corollaire direct de la thèse qu'un récit est structuré en événements est qu'un récit est ponctué de frontières ou de points de passage entre des événements distincts. Or, si l'on demande à des sujets installés dans un scanner d'imagerie fonctionnelle de lire de brefs récits — les récits étant présentés mot par mot pour réduire les mouvements oculaires —, on s'aperçoit qu'un réseau de régions cérébrales répond de manière sélective aux frontières ou points de passage entre les événements des récits (Speer, Zacks & Reynolds 2007). Cela suggère que la segmentation d'un récit en événements dépend directement des réponses neurales aux changements dans les situations décrites par le récit et qu'il est possible d'identifier le réseau neural qui s'active de manière sélective lorsqu'un changement intervient dans le récit. Ce réseau neural concerne les régions cérébrales suivantes: une grande portion du cortex médial postérieur, les gyri temporaux antérieur et supérieur, ainsi que les gyri frontal droit du milieu et sous-calleux.

#### 4 Jérôme Pelletier

### Les bases psychologiques et neurales de la mise en relation des événements du récit

Ces régions cérébrales réagissant spécifiquement aux changements dans les situations narrées, les neuroscientifiques reprennent à leur compte une hypothèse formulée par les psychologues de la compréhension des récits (Van Dijk & Kintsch 1983; Zwaan & Radvansky 1998). Selon cette hypothèse, la compréhension d'un récit — à la différence de la saisie de la signification de phrases sans lien entre elles (Yarkoni et al. 2008: 1409) — procède, à partir du contenu propositionnel du récit et de connaissances générales sur le monde, par une suite d'inférences, à la construction, au maintien et à la révision dynamique de représentations des situations appelées «modèles de situation». Selon les psychologues des «modèles de situation», le traitement d'un récit requiert d'aller au-delà de la représentation de la structure superficielle du récit (la représentation des mots et phrases) et du contenu propositionnel du récit, au-delà de l'information explicitement donnée dans le récit, pour aller, *via* la construction de «modèles de situation», jusqu'à la mise en relation de multiples dimensions du récit et des connaissances du sujet sur la structure typique du monde (Kintsch & van Dijk 1978; Gernsbacher, 1990; Zwaan & Radvansky 1998; Zwaan, Magliano & Graesser 1995; Zwaan, Radvansky, Hilliard & Curiel 1998).

Pourquoi les psychologues du récit ont-ils formulé l'hypothèse que la compréhension d'un récit suppose la construction de «modèles de situation»? Les «modèles de situation» — appelés aussi «modèles d'événements» (Zacks & Magliano, à paraître, p. 9) ou «modèles mentaux» (Johnson-Laird 1983) — sont des représentations mentales que la théorie de la compréhension narrative postule pour expliquer notre capacité à relier de manière cohérente les événements d'un récit entre eux selon de multiples dimensions, que ce soit spatio-temporellement, causalement ou en fonction des agents ou objets décrits dans le récit. Zwaan & Radvansky (1998) distinguent au moins cinq dimensions pertinentes: les dimensions (1) temporelle, (2) spatiale, (3) causale, (4) motivationnelle et (5) les interactions personnes/

objets. La construction de «modèles de situation» s'apparente à la construction d'un espace de travail mental qui permet, tout en franchissant les frontières entre les phrases du récit, l'intégration de l'information explicitement donnée par le récit avec la base de données sur le monde dont dispose le lecteur. La construction de cet espace de travail mental permet la conservation de cette information dans un format accessible et, éventuellement, son actualisation. En particulier, lorsque le récit introduit un changement dans la situation ou l'action narrée selon telle ou telle des dimensions mentionnées, le sujet perçoit qu'un nouvel événement a lieu et procède à une révision cognitive de ses attentes dans la ou les dimensions concernées. Les expériences d'imagerie cérébrale mentionnées plus haut, en montrant qu'un réseau neural s'active sélectivement à l'occasion de ces changements dans les situations narrées, confortent ainsi la thèse que le traitement du récit se fait par construction et réactualisation dynamique de modèles de situation.

Il est à noter que l'étude de neuroimagerie de Yarkoni et al. (2008) a réussi à distinguer les aires cérébrales activées par la construction/révision de modèles de situation (les régions pariétales postérieures) des aires activées par le maintien des modèles de situation (les régions frontotemporales).

Y a-t-il un mécanisme spécifique, indépendant du langage, à la base de la compréhension narrative?

Les études en neuroimagerie semblent conduire à répondre de manière affirmative à cette question mais, comme ces études se répondent souvent une à une, elles ne permettent cependant pas encore de trancher cette question. Les premiers éléments d'une réponse affirmative trouvent leur base dans l'observation que les distributions spatio-temporelles d'activation cérébrale observées en réponse aux frontières entre événements à la lecture de récits linguistiques sont similaires à celles observées si l'on montre à des sujets des images

## 6 Jérôme Pelletier

filmiques plutôt que des récits linguistiques (Zacks, Braver et al. 2001). Il existerait donc un réseau neural général pour la compréhension de la structure événementielle des récits, que ceux-ci soient visuels ou linguistiques. Comme, en outre, une relation non narrative au monde réel — la perception — met elle aussi en œuvre une capacité à segmenter le monde en événements discrets (Zacks, Tversky & Yser 2001, on peut penser, en suivant Zacks et al. 2007), qu'il existe un réseau neural général «multimodal» pour la compréhension de la structure en événements et que ce réseau neural est mobilisé pour comprendre la segmentation en événements des récits linguistiques et visuels ainsi que dans la perception visuelle ordinaire du monde.

Sur cette base, on peut alors spéculer que le réseau neural à l'origine de la compréhension de la structure événementielle des narrations, bien qu'ayant été adopté par le langage pour permettre la communication entre individus d'expériences diverses, ne dépend pas de la fonction du langage. Cette spéculation est étayée par des études en neuroimagerie suggérant un contraste entre les hémisphères ou régions cérébrales spécialisés dans le traitement des récits et dans celui des phrases. Ainsi Robertson et al. (2000) et St George et al. (1999) ont observé que l'hémisphère droit est spécifiquement impliqué dans les tâches de compréhension linguistique de haut niveau telle que la compréhension des récits. Et l'étude de Xu et al. (2005), en comparant les activations cérébrales à la lecture, d'une part, de récits et, d'autre part, de séries de phrases significatives mais sans lien entre elles, a permis de trouver des activations spécifiques au traitement des récits dans des régions telles que les lobes temporaux antérieurs et le cortex préfrontal dorsomédial (DMPFC), une aire du cortex préfrontal sur la surface médiale en avant de la portion antérieure.

Cependant d'autres études, en comparant la lecture de récits et de listes de mots (Bottini et al. 1994; Kuperberg et al. 2000; Vandenberghe et al. 2002), ont permis d'observer une augmentation des activations dans les zones qui viennent d'être mentionnées à la lecture de récits cohérents relativement aux résultats obtenus à la lecture de suites de mots sans lien entre eux, suggérant que la différence entre la compréhension des récits et des phrases ne serait

que quantitative et non pas qualitative. Enfin, l'étude de Hasson et al. (2007) ayant observé une activation bi-hémisphérique dans le traitement narratif et celle de Prat et al. (2007) ayant observé une activité dans l'hémisphère gauche pendant le traitement du récit contrediraient les résultats de Robertson et al. (2000) et de St George et al. (1999). L'étude de Hasson et al. rejoint d'ailleurs certaines études menées en comparant les activations cérébrales à la lecture, d'une part, de récits cohérents et, d'autre part, de phrases sans liens entre elles (Ferstl et al. 2005); Ferstl & von Cramon 2001, 2002; Fletcher et al. 1995; Vokeley et al. 2001; Xu et al. 2005), des études qui ont montré que la lecture des récits induit une activation accrue des régions corticales connues pour jouer un rôle dans le traitement linguistique (le long des gyri temporaux médian et supérieur et du cortex frontal inférieur).

L'étude fine de Yarkoni et al. (2008) semble marquer un progrès dans ce débat puisque, en accord avec les résultats d'une méta-analyse effectuée par Ferstl et al. (2007), elle semble invalider l'hypothèse que la compréhension des récits mobiliserait davantage l'hémisphère droit que ne le fait la compréhension des phrases simples. Il reste que cette même étude montre que des activations caractéristiques du traitement des récits (correspondant au rassemblement dans une totalité cohérente d'un ensemble de phrases) ont bien été repérées bilatéralement dans le cortex préfrontal dorsomédial (DMPFC). Ces derniers résultats conduisent à formuler l'hypothèse que le DMPFC serait engagé dans un aspect central de la lecture des récits: le traitement de sa cohérence (causale, spatio-temporelle...). Cette hypothèse est étayée par l'observation que la lecture de blocs de phrases sans lien entre elles ne formant pas un récit n'active pas le DMPFC. Le DMPFC jouerait, selon cette hypothèse, un rôle central dans les inférences permettant la construction, à partir des contenus propositionnels, des «modèles de situation» (Zacks & Magliano, à paraître, p. 9-10). Cependant, si l'on note d'une part que de nombreuses études ont souligné le rôle du DMPFC dans des tâches impliquant la saisie des pensées et intentions d'autrui (Castelli et al. 2000; Fletcher et al. 1995) et, d'autre part, que pour certains théoriciens de la compréhension des récits, le DMPFC constituerait le réseau neural à la base de l'adoption de la «perspective du protagoniste» (Mason & Just 2006), on peut alors expliquer d'une



## 8 *Jérôme Pelletier*

autre manière la non-activation du DMPFC à la lecture de blocs de phrases sans lien entre elles. Selon cette explication alternative, c'est parce qu'il est difficile pour le lecteur de ces blocs de phrases incohérentes d'extraire une représentation cohérente des motivations et états mentaux des personnages que le DMPFC ne s'active pas, et non parce que ces phrases n'ont pas de lien entre elles et ne forment pas un récit.

### Le traitement du récit engage des processus mentaux de simulations

Les chercheurs en neurosciences sont depuis peu en mesure de déterminer de manière fine — et non pas de manière simplement comportementale par comparaison de temps de lecture (Zwaan, Stanfield, & Yaxley 2002) —, quelle région cérébrale traite telle ou telle des cinq dimensions mentionnées plus haut du changement dans une situation narrée ou quelles sont les régions dont l'activité augmente quand un changement intervient selon plusieurs de ces dimensions (Speer, N.K., Reynolds J.R., Swallow K.M., & Zacks J.M., à paraître). Ainsi, le cortex bilatéral postérieur temporal supérieur répond aux changements concernant les personnages et les buts qu'ils poursuivent, ainsi que le cortex préfrontal. Or, on sait grâce à d'autres travaux que le cortex bilatéral postérieur temporal s'active à l'observation directe d'actions intentionnelles (Decety & Grezes 1999) et que des patients lésés au niveau de leur cortex préfrontal ont les plus grandes difficultés dans l'ordonnancement des actions quotidiennes dirigées vers un but (Wood & Grafman 2003). Il suit de cette observation que le traitement du récit réutilise, lorsque le récit met en scène un changement concernant les buts poursuivis par un personnage, le réseau neural à la base du traitement des actions intentionnelles dans la vie réelle.

De même on observe que les régions dont l'activité augmente lorsque le récit décrit des interactions entre des personnages et des

objets font précisément partie du réseau neural à la base de la saisie des objets dans la vie réelle. Ainsi, quand le récit introduit un changement dans l'interaction entre un personnage et un objet, les aires précentrale et pariétale qui sont associées aux mouvements de saisie avec la main dans la vie réelle (Castiello 2005) sont sélectivement activées. D'autres résultats allant dans le même sens concernent l'activation des zones du cerveau à la lecture d'un récit mettant en jeu des changements de localisation spatiale des personnages ou des références temporelles (Speer et al., à paraître): ici encore, le réseau neural à la base du traitement de ces changements dans la vie réelle est réactivé par le traitement du récit. Enfin, lorsque des changements selon plusieurs des dimensions mentionnées interviennent dans un récit, un réseau allant du cortex médial postérieur au cortex frontal postérieur latéral s'active (Speer et al., à paraître).

Ces résultats montrent que les régions neurales impliquées dans l'observation directe d'activités orientées vers un but, dans la navigation dans l'espace et dans la manipulation d'objets sont également activées à la lecture d'un récit mettant en scène un changement dans un ou plusieurs de ces domaines d'action. Ces résultats incitent à tirer deux conclusions. La première conclusion porte sur le type des représentations mentales au service du traitement du récit. Il semble en effet que les lecteurs utilisent des représentations motrices ou sensorielles dans les processus de traitement des changements intervenant dans un récit, et non des représentations amodales relevant de la logique formelle ou d'un programme d'ordinateur qui seraient formulées dans un langage abstrait. La deuxième conclusion souligne la ressemblance entre les processus de traitement de changements dans la vie réelle et dans un récit. Comme les représentations motrices et perceptuelles formées pour traiter tel ou tel changement dans un récit dépendent du même réseau neural que celui qui est activé par l'action conduisant à un changement de même nature dans le monde réel ou par l'observation d'un changement analogue dans le monde réel, ces résultats en neuroimagerie suggèrent que le traitement d'un récit engage des processus de simulation des processus neuraux à la base du traitement des changements dans la vie réelle. Selon cette seconde conclusion, les lecteurs simulent mentalement des expé-

riences motrices et perceptuelles pour guider leur compréhension des récits (Barsalou 1999; Glenberg 1997; Pulvermüller 2005; Zwaan 2004).

### Le système épisodique à la base du traitement du récit

Ces études neuroscientifiques sur le traitement du récit ajoutent une pierre dans le camp des défenseurs de la «cognition incarnée» pour lesquels la cognition n'est pas un système de processus abstraits (Barsalou 1999, 2008; Borghi 2004; Lakoff 1987; Pecher et Zwaan 2005; Thomas et al. 2006.<sup>2</sup> Elles rejoignent d'autres études en psychologie du langage cherchant à établir une connexion étroite entre la compréhension du langage et la simulation de certains processus perceptuels ou somatosensoriels (Isenberg et al. 1999; Pecher, Zeelenberg, & Barsalou 2003), ainsi que des études soulignant l'importance, dans la compréhension linguistique, des phénomènes de projection mentale à la place de la personne ou de l'objet décrit dans une phrase (MacWhinney 2005).

Les neurosciences proposent donc un modèle «simulationniste» du traitement du récit où la simulation mentale par le lecteur de situations, d'actions et d'expériences permet la construction/ révision de «modèles de situations» et guide la compréhension du récit. De la même manière que Barsalou (1999) soutient l'hypothèse que la mémoire consiste en un ensemble de simulateurs perceptuels conservant l'information perceptuelle dans un format proche de la perception réelle, des simulateurs que l'on peut «faire tourner» en l'absence de stimuli perceptuels, les études en neuroimagerie sur le traitement du récit suggèrent que la lecture des récits partage avec les processus mémoriels l'activation de simulateurs variés en l'absence des stimuli correspondants et ayant un format proche des processus à la base de la

---

2 Voir Machery (2007) pour un examen critique de certaines thèses des défenseurs de la «cognition incarnée».

perception des situations ou des actions narrées. Il importe de noter un dernier résultat qui, s'il va dans le même sens que les résultats précédents, ajoute une information complémentaire. Il apparaît que les régions médiales du cerveau dont l'étude de Speer et al. (à paraître) montre qu'elles sont activées par l'apparition de changements dans les situations narrées sont très proches des régions qui sont activées lorsqu'on demande à un sujet de se projeter lui-même dans une situation passée ou imaginée (Buckner & Carroll 2007) ou d'imaginer une scène cohérente *via* l'intégration d'éléments disparates d'expériences passées (Hassabis & Maguire 2007b).

Sur la base de l'ensemble de ces résultats, notre hypothèse est qu'une même capacité à «construire mentalement une scène» (Hassabis et al. 2007b) ou à «construire des modèles mentaux» ou des simulations (Buckner et al. 2007a: 55) ou à «faire tourner» des simulations en l'absence de stimuli perceptuels (Barsalou 1999) est mobilisée aussi bien par la mémoire dite épisodique (la capacité à se souvenir d'événements personnels comme ayant été vécus par soi-même (Tulving 1983, 2002) que par le traitement du récit. Hassabis et al. (2007b) définissent la «construction de scène» comme un processus mental d'engendrement et de maintien d'une scène complexe et cohérente. Ce processus mental est, selon Hassabis et al. (2007b), à la base de fonctions cognitives aussi diverses que la mémoire épisodique, les pensées sur le futur et la navigation spatiale. Notre suggestion est qu'il est également à la base du traitement du récit. Il faut compléter cette suggestion en ajoutant que cette même capacité à engendrer et à maintenir une scène complexe et cohérente est mobilisée de manière différente par la mémoire épisodique et par le traitement du récit puisque cette capacité est au service, dans le cas de la mémoire épisodique, du traitement de représentations mentales internes (les souvenirs) non accessibles à la perception, et dans le cas du traitement du récit, au service d'une représentation publique non mentale (le récit) constituée d'éléments accessibles à la perception. Nous précisons ce dernier point plus bas.

Hassabis et al. (2007b) ne suivent pas Buckner et al. (2007) qui voient un même processus de «projection de soi», une même capacité à changer de perspective (mobilisée également par la théorie de l'esprit, c'est-à-dire par la saisie des états mentaux d'autrui), à l'œuvre

dans ces diverses fonctions cognitives (mémoire épisodique, pensées sur le futur et navigation spatiale). Ce n'est pas pour Hassabis et al. (2007b) une même capacité à changer de perspective, à se détacher de l'environnement et du présent immédiat et à se projeter dans une situation passée ou future qui serait mobilisée par ces fonctions cognitives, mais la capacité à construire mentalement une scène. Hassabis et al. (2007b) s'appuient sur des résultats d'expériences de neuropsychologie (Hassabis et al. 2007a), d'électroencéphalographie (Conway, M.A. et al. 2003) et de neuroimagerie fonctionnelle (Hassabis et al. 2007c) montrant qu'une autre fonction cognitive importante — l'imagination d'expériences fictionnelles (par exemple, l'imagination d'une promenade dans une forêt imaginaire) — partage le même réseau cérébral que les fonctions cognitives mentionnées. Comme, selon Hassabis et al. (2007b), l'imagination d'expériences fictionnelles n'est pas explicitement en relation avec le soi, ces chercheurs suggèrent qu'une même capacité à construire mentalement une scène est mobilisée par ces diverses fonctions cognitives, sans que ces dernières n'engagent une capacité du sujet à ce projeter mentalement dans la scène ainsi construite.

L'argument présenté par Hassabis et al. à l'encontre de Buckner et al. (2007) repose en partie sur une prémisse non évidente, à savoir la prémisse que l'imagination d'expériences fictionnelles n'implique pas le soi. En effet, le philosophe Kendall Walton a notoirement présenté des arguments non négligeables en faveur de la thèse opposée (cf. Walton 1990: chapitre 1). Il est par conséquent difficile de trancher entre les positions antagonistes de Hassabis et al. et de Buckner et al. On peut cependant trouver dans certains résultats des expériences menées récemment par Abraham et al. (2008) (2009) de quoi étayer la thèse de Hassabis et al. En effet, Abraham et al. (2008) ont observé que les réponses neurales d'un sujet qui traite des questions modales<sup>3</sup> concernant des entités réelles diffèrent de celles occasionnées par le traitement de questions modales concernant des entités fictionnelles. Alors que les premières réponses neurales correspondent à une activation préférentielle du cortex préfrontal ventral médial, du précuneus et du cortex cingulaire postérieur, les secondes réponses

---

3 Voir note 1.

neurales correspondent à l'activation sélective de deux zones (BA 47 et BA 45) le long du gyrus frontal inférieur. Comme les zones sélectivement activées par le traitement de questions concernant des entités réelles recouvrent en partie des zones associées à l'extraction des souvenirs épisodiques et à la pensée réflexive, et comme les zones sélectivement activées par le traitement des questions portant sur des entités fictionnelles correspondent en partie aux zones de l'extraction de souvenirs issus de la mémoire sémantique ou factuelle, Abraham et al. concluent que l'information de nature réelle est codée en termes plus personnels que l'information de nature fictionnelle qui, elle, est codée en termes factuels impersonnels. Abraham et al. (2008) semblent ainsi étayer la prémisse de l'argument présenté par Hassabis et al. (2007b) sur le caractère désengagé de l'imagination d'expériences fictionnelles. Sans vouloir trancher ce débat sur la nature personnelle ou non personnelle de l'imagination d'expériences fictionnelles, notre hypothèse est que le traitement du récit, comme la mémoire épisodique et l'imagination du futur, mobilise une même capacité à construire mentalement des scènes ou des «modèles de situation», et nous laissons ouverte, au moins jusqu'à la section ci-dessous où il sera question de l'immersion du sujet traitant le récit, la question de savoir dans quelle mesure le soi est impliqué dans ces constructions mentales de scènes.

A notre connaissance, s'il y a déjà un large consensus pour admettre que la mémoire du passé et la simulation du futur partagent un même réseau neural (Addis, Wong & Schacter 2008; D'Argembeau, Raffard & Van der Linden 2008; Klein, Loftus & Kihlstrom 2002; Tulving 1985; Williams et al. 1996; Addis, Wong & Schacter 2007; Okuda et al. 2003; Szpunar, Watson & McDermott 2007), il n'y a pas encore d'expériences montrant, comme le suggère notre hypothèse, le recouvrement effectif, au moins partiel, des processus psychologiques et neuraux engagés par ces deux fonctions cognitives et par le traitement du récit. Il y a cependant déjà un certain nombre d'études empiriques montrant les relations privilégiées existant entre les récits et la mémoire: il s'agit soit d'études montrant que les récits sont davantage mémorisables que les essais argumentatifs (Graesser et al. 1980) ou les blocs de phrases dépourvus de lien entre elles (Yarkoni et al. 2008), soit d'études

#### 14 Jérôme Pelletier

empiriques montrant la structure proprement narrative de la mémoire (Rubin, D.C. et al. 2003). Selon notre hypothèse, la mise en œuvre du système de la mémoire épisodique, un système typiquement conçu comme permettant l'extraction des événements du passé, partagerait un même réseau neural avec la représentation d'événements imaginés futurs et la représentation d'événements narrés. Le corollaire de notre hypothèse est que la production de récits serait, elle aussi, basée sur une partie du système de la mémoire épisodique. Il faudrait donc plutôt parler d'une même capacité à construire des scènes épisodiques (sans que le terme «épisodique» véhicule nécessairement une dimension autobio-graphique) à la base de ces diverses fonctions cognitives que sont la mémoire épisodique, l'imagination du futur ou le traitement du récit. Le système épisodique à la base de cette capacité permettrait, selon notre hypothèse, aussi bien l'intégration de détails dans un ou plusieurs événements cohérents du passé ou du futur à partir de représentations internes (souvenirs et imaginations) que dans une histoire cohérente à partir de représentations externes (les récits).

#### Vices et vertus de notre hypothèse

Notre hypothèse est que le traitement des représentations publiques que sont les récits procède, *mutatis mutandis*, comme la mémoire épisodique et l'imagination du futur, à l'intégration d'éléments disparates en utilisant une même capacité à construire une scène mentale. Cette hypothèse a, à nos yeux, au moins deux vertus explicatives. Elle permet d'expliquer de manière économique notre capacité à saisir une histoire à partir de segments d'événements sans faire intervenir une capacité spécifique qui serait dédiée au traitement des récits. En outre, cette hypothèse rend compte de la relative indépendance par rapport au langage des processus cognitifs engagés par le traitement des récits.

Aux yeux de la théorie narrative, notre hypothèse n'a sans doute pas ou peu de vertus explicatives. Ceci s'explique avant tout parce que

la théorie narrative n'a pas les mêmes objectifs et ambitions que les sciences cognitives du récit. Il y a une telle diversité d'approches en théorie narrative qu'il est difficile d'identifier l'objectif et les ambitions de la théorie narrative. Disons que la théorie narrative s'intéresse avant tout aux caractéristiques distinctives d'une narration, à sa forme et à sa logique. Qu'est-ce qu'une histoire et quelle est sa relation avec la narration? Quels sont les différents modes de présentation discursifs d'une histoire? Quelles sont les différentes stratégies interprétatives du contenu d'une narration? Quelle est la variété des modes de participation du lecteur? Voici un échantillon de questions qui relèvent de la théorie narrative. De leur côté, les sciences cognitives du récit ont pour objet l'étude des mécanismes cognitifs à la base du traitement des récits, les récits étant alors considérés comme des représentations publiques de successions de séquences d'événements constituant des totalités significatives appelées «histoires». Etant donné le fossé qui sépare les objectifs de la théorie narrative et des sciences cognitives du récit, il ne serait donc pas étonnant que la théorie narrative juge notre hypothèse comme étant dépourvue de vertus explicatives pour sa discipline. En outre, il n'y a en effet apparemment rien dans notre hypothèse qui puisse immédiatement aider la théorie narrative lorsque celle-ci confronte deux questions qui lui sont chères: la question du statut du narrateur dans un récit et la question de la distinction entre récit fictionnel et non fictionnel. Pire encore, pour ces deux questions certainement non périphériques de la théorie narrative, notre hypothèse peut donner l'impression — une impression erronée selon nous — qu'elle invalide leur pertinence.

Concernant le statut du narrateur, il faut reconnaître que les sciences cognitives du récit brillent par leur silence, comme si la question du narrateur ne se posait pas dans le cadre d'une étude scientifique de la cognition des récits.<sup>4</sup> Pour les sciences cognitives du

---

4 L'ouvrage édité par Judith Duchan, Gail A. Bruder et Lynne E. Hewitt en 1995 fait exception. Il reste que, si cet ouvrage aborde la question du narrateur, il apporte des arguments en faveur de la position «non communicationnelle» contre la position «communicationnelle» en matière de conception de la narration. Ainsi, selon Segal (1995: 67), le récit a précisément pour fonction de



récit, un récit n'a apparemment pas de narrateur, il n'est pas narré, il n'est pas une narration. Ceci s'explique, si l'on veut bien reprendre la distinction issue de la théorie narrative entre narration et histoire, parce que les sciences cognitives du récit prennent pour objet d'étude l'histoire considérée comme une représentation mentale, une construction cognitive, et non pas la narration de l'histoire. On pourrait dire que, pour les sciences cognitives du récit, un récit exprime une histoire sans que les conditions ou modalités de cette expression (la narration) n'éveillent la curiosité scientifique. Il est sûr qu'en laissant de côté la dimension narrative des récits, les sciences cognitives omettent une dimension importante du traitement des récits. Il reste que l'hypothèse formulée plus haut est susceptible d'intégrer la dimension narrative des récits puisqu'elle n'exclut pas, bien au contraire, que, parmi les processus de simulations déclenchés au sein du système épisodique par le traitement d'un récit, la simulation de la narration du récit ou, plus généralement, de certains mécanismes de production du récit, aient leur place. Mais à notre connaissance, il n'y a pas encore de travaux, dans les neurosciences du récit, témoignant de l'occurrence de ce genre de simulations.

Concernant la distinction des récits fictionnels et non fictionnels, il est vrai que notre hypothèse, comme les sciences cognitives du récit sur lesquelles elle se fonde, ignore cette distinction: il n'est question dans notre hypothèse que du traitement du récit, pas du traitement de tel ou tel type de récit. Plus encore, notre hypothèse soulignant le caractère simulé des processus de traitement du récit semble conduire tout droit au «fictionnalisme», à la thèse que tout récit est fictionnel, du simple fait qu'il est un récit et engage des processus de simulation. Mais il suffit de remarquer que l'existence de processus de simulation à la base de la mémoire épisodique ne fait pas pour autant de tous les souvenirs des souvenirs fictionnels pour réaliser que le fictionnalisme en matière de récit ne découle nullement de notre hypothèse.

---

guider le lecteur à une place particulière à l'intérieur du monde de l'histoire et cela, sans que le lecteur ait à se représenter les conditions de la narration du récit, sans qu'il ait à se représenter le contexte pragmatique de la communication du récit.

Dans ce qui suit, nous essayons de montrer quel sens donner, dans le cadre d'une approche cognitive des phénomènes du traitement du récit, et à la lumière de notre hypothèse, à cette distinction chère à la fois à la théorie narrative et à tout un chacun, entre récit de fiction et récit non fictionnel. Ce faisant, nous tentons également de préciser ce qui distingue les processus cognitifs à la base du traitement du récit de ceux qui sont à la base de la mémoire épisodique et de l'imagination du futur ou de scènes fictionnelles.

### L'immersion partielle du sujet traitant le récit

Soutenir, comme nous le faisons, que le traitement de tout récit engage, au sein du système épisodique, des simulations de processus mentaux n'implique aucune thèse «fictionnaliste», aucune thèse sur la nature fictionnelle de tout récit. De même, dans un autre domaine, celui des neurosciences de l'action, de nombreux travaux expérimentaux réalisés chez le singe macaque et chez l'homme suggèrent que la perception d'une action réalisée par une personne active dans le cerveau de l'observateur une représentation similaire ou une simulation des processus mentaux qu'il aurait engagés s'il avait lui-même exécuté cette action (Jeannerod 1997). Il ne suit nullement de ces travaux que toute action doive être considérée comme fictionnelle.

Les processus de simulation accaparent, selon les neurosciences, l'esprit dans de multiples domaines: dans les domaines centraux de la perception et de l'action, comme dans le domaine moins central qui nous occupe, celui de la cognition des récits. Dans ce dernier domaine, sur la base d'une observation d'une co-localisation de l'activité neurale lors de l'expérience directe d'un événement et lors de la lecture du récit de cet événement, les chercheurs suggèrent que le traitement du récit mobilise au moins une partie du même équipement mental que celui mobilisé par l'expérience de ce qui est décrit par le récit. Ainsi, les processus pour voir sont ré-utilisés dans la lecture de récits de scènes visuelles. Les chercheurs parlent alors de processus

## 18 Jérôme Pelletier

simulés de vision ou de simulations de vision et soutiennent que des processus de simulation de ce type constituent une des clés de la cognition des histoires narrées. Selon cette approche, il n'y a aucune base à la distinction de l'équipement mental mobilisé pour le traitement cognitif des récits fictionnels et non fictionnels.

Selon notre hypothèse, l'extraction de l'histoire véhiculée par un récit fictionnel ou non fictionnel suppose d'engager des simulations de processus complexes au sein d'un espace de travail également sollicité par la mémoire épisodique et l'imagination de scènes fictionnelles. Une fois engagé dans le traitement d'un récit, cet espace de travail est cette partie du système épisodique qui permet la segmentation en événements du récit, le franchissement des frontières entre les événements du récit et l'intégration de ces événements en une totalité significative. Mais cet espace de travail ne suffit pas, à lui seul, pour réaliser la segmentation des différents constituants du récit et leur intégration en une totalité. Cet espace de travail permet d'établir des connexions entre des événements distincts, des connexions sans lesquelles le récit ne formerait pas un tout, parce que le lecteur, le spectateur ou l'auditeur du récit investit d'une manière particulière ou s'immerge d'une manière spécifique dans ce travail de mise en relations. Cette forme particulière d'investissement ou d'immersion associée au traitement du récit est une des caractéristiques qui distinguent les opérations cognitives impliquées dans le traitement du récit de celles qui sont à la base de la mémoire épisodique ou de l'imagination du futur ou de scènes fictionnelles.

Le traitement d'un récit, comme celui des métaphores, requiert un espace de travail où mettre en relation des éléments préalablement distingués. Mais la mise en relation elle-même suppose, de la part du sujet traitant le récit, de s'immerger dans cet espace de travail au sens où il s'agit pour lui d'essayer diverses connexions entre les événements et de les évaluer au sein de cet espace de travail sur la base de ses connaissances d'arrière-plan et de l'information qui lui est continûment fournie par le récit. L'évaluation de ces connexions possibles entre les événements requiert, de la part du sujet traitant le récit, de «faire tourner» diverses simulations dans cet espace de travail, comme la simulation d'occuper le point de vue de tel ou tel protagoniste du récit (personnages ou narrateur), la simulation des ses

actions, expériences et interactions (passées, présentes et futures) avec les autres personnages, la simulation des événements à suivre, et de comparer les résultats de ces simulations aux nouvelles informations produites par le récit, et éventuellement de les réviser. La forme et le contenu de l'investissement dans l'espace de travail — un espace que le traitement du récit partage avec la mémoire épisodique et l'imagination du futur ou de scènes fictionnelles —, le fait que le sujet effectue des allers-retours permanents entre les résultats de ses simulations internes et l'information lui parvenant de manière exogène par le récit, tout cela permet de distinguer les processus cognitifs de traitement du récit de ceux impliqués dans la mémoire épisodique et l'imagination d'événements futurs ou fictionnels.

L'immersion du sujet dans l'histoire racontée par le récit permet ce travail d'anticipation/ simulation des conséquences de l'histoire et des connexions entre les événements, ce travail de comparaison/ révision entre les conséquences anticipées — *via* la mise en route de multiples simulations — et ce que les informations distillées par le récit révèlent au fur et à mesure de sa progression. Par contraste, un sujet non immergé dans ce travail d'interprétation du récit, un sujet refusant (ou ne pouvant) adopter un point de vue interne à l'histoire, traitera le récit sans mettre en jeu ces opérations mentales d'anticipation et de révision/ajustement et, selon nous, il ne traitera pas le récit comme un récit mais, plutôt, comme exprimant une suite de propositions sans réellement être en mesure de saisir les connexions entre les événements. Sur la base de ces remarques, il est possible de préciser ce que nous entendons par «immersion». L'immersion du sujet traitant le récit est une manière pour le sujet d'investir l'espace de travail en restant guidé par le récit, ce qui requiert l'adoption d'un double point de vue sur l'histoire racontée par le récit. L'immersion est ce qui permet au sujet traitant un récit de pénétrer le monde du récit, de faire de ce monde «son» monde, d'anticiper les conséquences des événements et des actions des protagonistes du récit tout en restant à l'écoute du récit et en révisant ses anticipations à la lumière des informations données par le récit et de ses connaissances d'arrière-plan. Le sujet immergé ne se laisse pas passivement guidé par le récit: il anticipe par des simulations les événements et leurs connexions et il révisé éventuellement les connexions précédemment établies entre les

événements du récit. Ce faisant, il adopte un point de vue ou une perspective interne à l'histoire. Mais l'immersion est toujours partielle, car le sujet ajuste constamment ses anticipations en fonction des informations qui lui sont communiquées par le récit. Ce faisant, le sujet immergé conserve un point de vue ou une perspective externe à l'histoire, la perspective du récit. L'immersion est ainsi une manière de suivre les événements narrés en les anticipant et en les reconnectant à partir d'un double point de vue interne et externe. Si donc le traitement du récit partage le même espace de travail que la mémoire épisodique et l'imagination du futur ou de scènes fictionnelles, le traitement du récit investit cet espace de travail d'une manière différente que la mémoire et que l'imagination, *via* une immersion partielle. Par contraste, l'immersion d'un sujet à la recherche de souvenirs biographiques ou imaginant le futur sans appui externe comme un récit sera sans doute plus profonde puisqu'elle ne mobilisera pas la double perspective mentale caractéristique du traitement des récits. Les opérations cognitives rendues possibles par la mobilisation de cette double perspective mentale vont nous conduire à décrire celles-ci comme relevant d'une forme spécifique de la «pensée sur la pensée».

Avant d'aborder ce point, notons que l'immersion du sujet traitant le récit est un moyen d'accéder à son unité, mais aussi une source potentielle de plaisir esthétique, un plaisir sans doute modulé le long du récit en fonction de la manière dont les événements se découpent ou ne se découpent pas les uns par rapport aux autres, en fonction de la manière dont ils tiennent ou ne tiennent pas ensemble à tel ou tel moment du récit et correspondent ou ne correspondent pas aux anticipations. Etant partielle, l'immersion permet également au sujet traitant le récit de prêter attention à la forme du récit, éventuellement d'avoir une expérience émotionnelle et esthétique de celle-ci tout en prenant connaissance de l'histoire narrée. L'engagement du sujet dans les processus de traitement du récit se manifeste par les différents «sentiments narratifs» auxquels le traitement peut donner lieu, comme, pour n'en citer que quelques uns, le sentiment de suspens, le sentiment d'une bifurcation dans le récit ou le sentiment d'achèvement du récit. L'expérience du traitement du récit serait ainsi, en elle-même, une source de plaisir esthétique, une forme de l'expérience

esthétique du récit, que celui-ci soit un récit de fiction ou non fictionnel. Ceci explique sans doute pourquoi certains sujets ne se lassent pas d'entendre et de ré-entendre les mêmes récits (fictionnels ou non fictionnels), des récits dont le traitement est, à force de répétitions, grandement facilité, des récits qui permettent d'éprouver du plaisir sans dépenser une grande énergie cognitive pour leur traitement, des récits dont les événements tiennent ensemble presque d'eux-mêmes, comme s'il s'agissait d'événements ayant été vécus dans le passé par le sujet à l'écoute du récit. Plus le récit est connu, plus l'immersion, l'anticipation et la mise ensemble des événements seront facilitées, plus l'immersion sera profonde à l'image de celle mobilisée par l'extraction de nos propres souvenirs. Mais il s'agit ici de cas limites.

A la différence de ces cas limites, le traitement standard du récit par un sujet partiellement immergé revient donc, selon notre hypothèse, à exercer sa capacité à «penser sur la pensée» puisqu'il s'agit pour ce sujet de réaliser certaines opérations cognitives de segmentations, d'anticipations, de rétropections et de connexions tout en les évaluant sur la base des informations données par le récit. Comme il s'agit, pour le sujet traitant le récit, de raisonner non pas sur sa propre pensée mais sur une pensée exogène, la pensée transmise par le récit, et de comparer le résultat de ses propres opérations cognitives aux informations continûment données d'une manière exogène par le récit, il faut admettre que le sujet traitant le récit met sa capacité à «penser sur la pensée» au service du traitement non de sa propre pensée (ce qui est le cas lorsque le sujet se souvient ou imagine sans appuis externes) ou de ses propres actions, mais au service d'une pensée exogène. A quel niveau cognitif se situe cette forme particulière de la «pensée sur la pensée»? Si l'on accepte de distinguer, en suivant les travaux de Proust (2007), au sein de la «pensée sur la pensée» les processus cognitifs métacognitifs et métareprésentationnels, on peut faire l'hypothèse que le traitement cognitif du récit par un sujet partiellement immergé met en jeu des processus métacognitifs élaborés, non des processus métareprésentationnels, sans bien sûr exclure ces derniers. En effet, le traitement cognitif du récit semble bien avoir certaines des propriétés caractéristiques des traitements métacognitifs au sens de Proust (2007): il procède par simulations, il a

une fonction prédictive et il s'accompagne de processus d'évaluation qui sont susceptibles d'entraîner, en retour, par rétrodiction, des révisions des anticipations prévues. De plus, le traitement du récit par un sujet immergé ne semble pas requérir l'activation de processus métareprésentationnels, au sens de Proust (2007). Une activité cognitive métareprésentationnelle, au sens de Proust (2007), a un aspect «détaché» et suppose un certain niveau de découplage entre les deux niveaux de pensée impliqués: le niveau de l'activité métareprésentationnelle de la pensée et celui de la pensée qui est son objet. Or, le traitement du récit a une dimension réflexive puisqu'il vise, sur la base des informations continûment données par le récit, à contrôler son propre fonctionnement et il engage des simulations, et n'est donc pas «détaché». Les quelques «sentiments narratifs» mentionnés au paragraphe précédent (le sentiment de suspens, le sentiment de bifurcation narrative ou d'achèvement du récit) et bien d'autres constituent autant de sentiments de type métacognitif, autant d'indications réflexives pour le sujet sur la manière dont se déroule sa cognition du récit.

Selon cette hypothèse, le traitement du récit met en œuvre des processus métacognitifs complexes au service d'une pensée qui n'est pas celle du sujet traitant le récit. Sur cette base, on peut alors distinguer un traitement non immergé du récit d'un traitement immergé: le premier n'implique pas de processus métacognitifs d'anticipation/ rétrospection/ révision/ ajustement et ne fait que «suivre le récit» tandis que le second passe par l'immersion partielle et engage des processus métacognitifs. Il reste que tout récit, fictionnel ou non fictionnel, sollicite de son lecteur (auditeur, spectateur) qu'il s'y immerge partiellement, qu'il comprenne ce que cela fait que de faire partie du monde de l'histoire, pour saisir les connexions entre les événements, à la lumière des informations données par le récit. Mais pour des raisons multiples, cette immersion peut ne pas avoir lieu. Si notre hypothèse est correcte, la capacité à construire une scène mentale mentionnée dans les sections précédentes s'accompagnerait donc, lorsque cette capacité est mise au service du traitement d'un récit, de l'immersion du sujet traitant le récit dans l'histoire narrée, de

sa «projection» dans le monde de l'histoire, mais d'une projection toujours partielle (sauf dans les cas limites mentionnés plus haut).<sup>5</sup>

## Le récit de fiction au croisement de deux compétences

Voir une suite d'images comme le récit d'une histoire, comme exprimant une histoire, voir les différents éléments d'une architecture comme racontant une histoire, entendre une suite de phrases comme un récit, entendre une suite de sons musicaux comme un récit, voilà autant d'expériences qui ont quelque chose en commun. Elles impliquent toutes, selon notre hypothèse, la mise en œuvre d'une même capacité non linguistique à faire tourner des simulations au sein du système épisodique où des événements non accessibles à la perception directe se découpent et entrent en relation les uns avec les autres. Cette capacité à détecter des événements et à voir leur enchaînement a certainement partie liée avec l'imagination entendue comme un mécanisme de liage d'idées ou de représentations, comme une capacité générale à établir des connections entre des choses diverses. Cette capacité générale à lier des représentations distinctes est également sollicitée pour le traitement des métaphores où il s'agit d'établir des relations sémantiques entre des domaines distincts («la vie est un voyage», «argumenter, c'est faire la guerre»). C'est donc aux bases psychologiques et neurales de cette capacité que les sciences cognitives du récit s'intéressent. Appelons cette capacité imaginative au service de la compétence narrative, l'imagination narrative.

Etant une représentation publique, le récit a une dimension sociale et culturelle: il est une forme de la communication sociale. Or, les sciences cognitives du récit semblent ignorer l'aspect social et culturel des récits et la variété de leurs fonctions dans la société et la culture.

---

5 Nous retrouvons, dans le domaine du traitement de récit, une version du débat mentionné plus haut entre Hassabis et al. (2007b) et Buckner et al. (2007) qui tourne, cette fois-ci, en faveur des positions de Buckner et al.



## 24 Jérôme Pelletier

On peut spéculer que la visée communicative des premiers récits a été informative et que ces récits portaient sur des événements, personnes ou situations non immédiatement présents dans le contexte spatio-temporel de leur narration. On peut également spéculer que certains récits ont fini par se détacher radicalement du contexte spatio-temporel de leur narration pour avoir une fonction fictionnelle dans la communication et donner lieu à un usage ludique. Sur la base de cette double spéculation, les récits à visée fictionnelle que nous connaissons aujourd'hui résulteraient du croisement de deux compétences bien distinctes: une compétence à segmenter et à lier des événements entre eux, l'imagination narrative, et une compétence à utiliser certains objets ou représentations dans un cadre ludique ou fictionnel. Appelons cette seconde compétence, la compétence pour la fiction ou la compétence fictionnelle.

Quelle est la fonction de la compétence fictionnelle? C'est une capacité à «gérer» les cognitions et émotions d'une manière adaptée aux représentations (mentales ou publiques) de type fictionnel. En particulier, la compétence fictionnelle est cette capacité qui permet à l'esprit de ne pas confondre les expériences, contenus ou informations dont la fonction principale est de donner lieu à des imaginations avec les expériences, contenus ou informations, qui ont pour fonction principale d'enrichir notre stock de connaissances sur le monde réel.

D'une manière générale, la compétence fictionnelle permet à l'esprit de compartimenter les expériences, contenus ou informations devant être imaginés à l'écart des expériences, contenus ou informations devant être objets de croyances et cela, tout en maintenant des voies de passage entre ces différents types de représentation. Ces voies de passage sont nécessaires, car les représentations indexées comme fictionnelles vont, sauf exception, continuer d'être gérées à partir de l'ensemble des connaissances dont nous disposons sur le monde réel.

Parler ici d'imaginaires comme lorsqu'il est dit que certains contenus ont pour «fonction principale... de donner lieu à des imaginations» ou doivent «être imaginés» peut être source de confusions. En effet, l'imagination dont il est question dans ces formulations n'est pas l'imagination narrative à laquelle il était fait référence plus haut, mais correspond à une manière particulière de «stocker» ou de «gérer» l'information représentée par une expérience

ou une pensée au sein de l'architecture cognitive du sujet. Alors que l'imagination narrative est une capacité à détecter et à produire une information véhiculée par un récit (l'histoire du récit), la compétence fictionnelle permet d'adopter une attitude mentale particulière à l'égard de cette information, une attitude ayant des relations spécifiques avec les différents systèmes cognitifs du sujet: croyances, désirs, émotions et actions. Appelons «imagination fictionnelle» l'attitude mentale adaptée aux contenus et informations véhiculés par les récits de fiction, une attitude mentale également adaptée dans des contextes non narratifs, comme dans les jeux de faire-semblant des enfants. En imaginant (au sens de l'imagination fictionnelle) les informations produites par l'imagina-tion (au sens de l'imagination narrative), le sujet sera notamment enclin non pas à croire ces informations, mais à simuler des croyances en ces informations, à faire comme s'il croyait en ces informations ou à faire comme si le récit de fiction était un récit non fictionnel. La mise en œuvre de l'imagination fictionnelle permettra ainsi aux croyances, désirs, émotions et actions du sujet d'être «impactées» d'une manière appropriée par les contenus narrativement imaginés.

Notons une différence importante entre l'imagination narrative et l'imagination fictionnelle. Alors que l'imagination narrative est spontanément déclenchée par le traitement de tout récit, fictionnel ou non fictionnel, l'imagination fictionnelle, requiert pour sa mise en œuvre, dans des conditions normales de fonctionnement, une connaissance explicite ou une reconnaissance implicite de la nature ou de la fonction fictionnelle du récit. Quelle que soit la manière dont l'imagination fictionnelle entre en scène, l'imagination fictionnelle n'a pas le caractère quasi-automatique de l'imagination narrative et requiert une représentation (implicite ou explicite) de la fonction fictionnelle du récit. L'imagination narrative a seulement besoin, pour se mettre en marche de façon spontanée, de détecter le statut narratif de la représentation publique. Or, cette détection semble quasi-automatique. Par contraste, l'imagination fictionnelle a besoin d'un jugement (implicite ou explicite) sur la fictionnalité du récit pour se mettre en route. C'est à cette condition que le sujet pourra faire comme si le récit de fiction était un récit non fictionnel sans croire que celui-ci est non fictionnel. Certes, rien n'empêche l'imagination

fictionnelle de se mettre en route dans un contexte dont on ignore s'il est approprié ou non, voire dans un contexte inapproprié, par exemple lorsque le sujet croit à tort que la fonction principale du récit qu'il traite est fictionnelle. Enfin, ces deux formes d'imagination donnent lieu chacune à un type particulier d'immersion imaginative de la part du sujet: une forme d'immersion toujours partielle pour l'imagination narrative de laquelle se distingue le caractère possiblement entier de l'immersion associée à l'engagement de l'imagination fictionnelle: en simulant croire le contenu de l'histoire, le sujet se simule lui-même en train de croire le contenu de l'histoire, sa simulation est réflexive. Rien n'empêche alors le sujet de s'engager entièrement dans sa simulation et de s'imaginer lui-même dans le monde de l'histoire tout en sachant très bien qu'il n'y est pas.

Il existe sans doute des relations très complexes entre ces deux formes d'activités imaginatives, des relations que les auteurs de récits de fiction ne manquent pas d'exploiter. Par exemple, certains auteurs de récit exploitent le fait (sans nécessairement en avoir une conscience explicite) que ces deux formes de l'imagination ne se situent pas au même niveau, le fait que l'une, l'imagination fictionnelle, prend pour objet les représentations issues du traitement de l'autre, l'imagination narrative. Certains auteurs produisent alors des moments «métaleptiques» dans leurs récits de fiction, par exemple en introduisant, dans le cours même de leurs récits un jugement explicite sur la nature ou la fonction fictionnelle du récit. L'interprète du récit est alors placé dans une situation relativement anormale car la forme de l'imagination sollicitée par le traitement du récit, l'imagination narrative, doit être mise au service de ce qui enclenche habituellement l'imagination fictionnelle et cela, en sollicitant de la part de l'interprète une immersion totale inadaptée à l'imagination narrative. Il reste que ces deux formes d'activités imaginatives — l'activité imaginative narrative et l'activité imaginative fictionnelle —, bien que ne se situant pas au même niveau, reposent, au moins en partie, comme de nombreuses autres capacités mentales, sur une capacité commune à simuler mentalement, sur une même capacité à ré-activer un certain nombre de processus mentaux en l'absence des stimuli originaires associés à ces processus. Cette parenté commune entre les deux

formes d'imagination explique sans doute que l'on ait du mal à les distinguer, voire qu'on les confonde.

Dans le mariage entre récit et fiction, on ne sait plus très bien qui a fait le premier pas ou qui mène la danse. Est-ce la compétence narrative qui a séduit la compétence fictionnelle pour la mettre à son service ou la compétence fictionnelle qui a séduit et annexé la compétence narrative? Toujours est-il que la prolifération des récits de fiction témoigne que cette union fonctionne au mieux. Chaque forme d'imagination a probablement investi et parasité l'autre forme d'imagination. Ainsi, l'imagination fictionnelle a sans doute recruté l'imagination narrative à son service, afin qu'elle multiplie les récits à visée non informative jusqu'à produire des récits où tous les événements concernent des personnages de fiction. Et l'imagination narrative a sans doute colonisé la compétence fictionnelle en conduisant par exemple celle-ci à imaginer des récits dans des productions non immédiatement narratives comme la musique. Ce croisement des deux compétences aurait-il pu ne pas avoir lieu? La forme d'imagination spécialisée dans le traitement narratif aurait-elle pu ne pas croiser l'imagination spécialisée dans le management des productions fictionnelles? On peut en douter, car ce croisement est peut-être à la source d'un avantage adaptatif: celui de faciliter l'interaction sociale dans la réalité en permettant, aux interprètes des récits de fiction, de comprendre les causes psychologiques des comportements des personnages représentés dans ces récits et cela, sans devoir interagir réellement avec ces événements ou personnages, sans courir les risques d'une interaction réelle.<sup>6</sup> Les récits de fiction tels que nous les connaissons, avec leurs personnages et événements inexistantes, sont une extension culturelle des récits à visée informative et résultent du croisement des deux compétences narrative et fictionnelle. Comme les récits de fiction ne portent pas sur eux-mêmes les traces de leur propre fictionnalité, ils courent toujours le risque d'être traités comme des récits non fictionnels, sans donner lieu à une mise en route du système de l'imagination fictionnelle. Ce risque est aussi ce qui permet aux auteurs de récits non fictionnels, aux

---

6 Cf. Boyer (2007).

historiens, de produire des récits ressemblant à s'y méprendre aux récits de fiction.<sup>7</sup>

## Références bibliographiques

- Abraham A., von Cramon D. Y., Schubotz R. I. (2008), «Meeting George Bush *versus* meeting Cinderella: the neural response when telling apart what is real from what is fictional in the context of our reality», *J Cogn Neurosci* 20, pp. 965-976.
- , (2009), «Reality = Relevance? Insights from Spontaneous Modulations of the Brain's Default Network when Telling Apart Reality from Fiction», *PLoS ONE* 4(3): e4741. doi:10.1371/journal.pone.0004741
- Addis, D. R., Wong, A. T. & Schacter, D.L. (2007), «Remembering the past and imagining the future: Common and distinct neural substrates during event construction and elaboration», *Neuropsychologia* 45, pp. 1363-1377.
- , (2008), «Age-related changes in the episodic simulation of future events», *Psychological Science* 19, pp. 33-41.
- Barsalou, L.W. (1999), «Perceptual symbol systems», *Behavioral and Brain Sciences* 22, pp. 577-660.
- , (2008), «Grounded cognition», *Annual Review of Psychology* 59, pp. 617-645.
- Borghini, A. M. (2004), «Object concepts and action: extracting affordances from objects parts», *Acta Psychologica* 115 (1), pp. 69-96.
- Bottini, G., Corcoran, R., Sterzi, R., Paulesu, E., Schenone, P., Scarpa, P., Frackowiak, R. S. J., Frith, C. D. (1994), «The role of the right hemisphere in the interpretation of figurative aspects of language: A positron emission tomography activation study», *Brain* 117, pp. 1241-1253.
- Boyer, P. (2007), «Specialised Inference Engines As Precursors Of Creative Imagination?», in Roth, I. (ed.), *Imaginative Minds*, Londres, British Academy, pp 239-258.
- Buckner, R. L. & Carroll, D. C. (2007), «Self-projection and the brain», *Trends in Cognitive Sciences* 11(2), pp. 49-57.

---

<sup>7</sup> Mes plus vifs remerciements vont aux deux experts qui ont évalué une première version de ce travail et m'ont permis, par leurs remarques et suggestions, de réaliser la version actuelle.

- Castelli, F., Happé, F., Frith, U., Frith, C. (2000), «Movement and mind: a functional imaging study of perception and interpretation of complex intentional movement patterns», *NeuroImage* 12, pp. 314-325.
- Castiello, U. (2005), «The neuroscience of grasping», *Nature Reviews Neuroscience* 6 (9), pp. 726-736.
- Conway, M. A. et al. (2003), «Neurophysiological correlates of memory for experienced and imagined events», *Neuropsychologia* 41, pp. 334-340.
- D'Argembeau, A., Raffard, S. & Van der Linden, M. (2008), «Remembering the past and imagining the future in schizophrenia», *Journal of Abnormal Psychology* 117, pp. 247-251.
- Decety, J. & Grezes, J. (1999), «Neural mechanisms subserving the perception of human actions», *Trends in Cognitive Sciences* 3, pp. 172-178.
- Duchan, J., Bruder, G., and L. Hewitt (eds) (1995), *Deixis in Narrative – A Cognitive Science Perspective*, Hillsdale, New Jersey, Lawrence Erlbaum Associates, Inc.
- Ferstl, E. C., von Cramon, D. Y. (2001), «The role of coherence and cohesion in text comprehension: an event-related fMRI study», *Cogn. Brain Res* 11, pp. 325-340.
- , (2002), «What does the frontomedian cortex contribute to language processing: coherence or theory of mind?», *NeuroImage* 17, pp. 1599-1612.
- Ferstl, E. C., Rinck, M., von Cramon, D.Y. (2005), «Emotional and temporal aspects of situation model processing during text comprehension: an event-related fMRI study», *J. Cogn. Neurosci.* 17, pp. 724-739.
- Ferstl, E. C., Neumann, J., Bogler, C., Yves von Cramon, D. (2007), «The extended language network: a meta-analysis of neuroimaging studies on text comprehension», *Hum. Brain Mapp.* 29 (5), pp. 581-593.
- Fletcher, P. C., Happé, F., Frith, U., Baker, S.C., Dolan, R.J., Frackowiak, R.S.J., Frith, C. D. (1995), «Other minds in the brain: a functional imaging study of «theory of mind» in story comprehension», *Cognition* 57, pp. 109-128.
- Gernsbacher, M. A (1990), *Language comprehension as structure building*, Hillsdale, New Jersey, Erlbaum.
- Glenberg, A. M. (1997), «What is memory for?», *Behavioral and Brain Sciences* 20, pp. 1-55.
- Graesser, A. C., Hautt-Smith, K., Cohen, A. D. & Pyles, L. D. (1980), «Advanced outlines, familiarity, and text genre on retention of prose», *Journal of Experimental Education* 48, pp. 281-290.
- Harris, P. L. & Kavanaugh, R. D. (1993), «Young children's understanding of pretense», *Monographs of the Society for Research in Child Development* 58, Serial n° 231.
- Hassabis, D. et al. (2007a), «Patients with hippocampal amnesia cannot imagine new experiences», *Proc. Natl. Acad. Sci. U. S. A.* 104, pp. 1726-1731.
- Hassabis, D., Maguire, E. A. (2007b), «Deconstructing episodic memory with construction», *Trends Cogn. Sci.* 11, pp. 299-306.
- Hassabis, D., Kumaran, D., Maguire, E. A. (2007c), «Using imagination to understand the neural basis of episodic memory», *J Neurosci.* Dec 26; 27(52): 14365-74.

### 30 Jérôme Pelletier

- Hasson, U., Nusbaum, H. C., Small, S. L. (2007), «Brain networks subserving the extraction of sentence information and its encoding to memory», *Cereb. Cortex* 17 (12), pp. 2899-2913.
- Isenberg, N., Silbersweig, D., Engelien, A., Emmerich, K., Malavade, K., Beati, B. et al. (1999), «Linguistic threat activates the human amygdala», *Proceedings of the National Academy of Sciences, USA*, 96, pp. 10456-10459.
- Jeannerod, M. (1997), *The cognitive neuroscience of action*, Oxford, Blackwell.
- Johnson-Laird, P.N. (1983), *Mental Models: Towards a Cognitive Science of Language, Inference, and Consciousness*, Cambridge, Cambridge University Press, Cambridge, Mass, Harvard University Press.
- Kintsch, W. & van Dijk, T. A. (1978), «Toward a model of text comprehension and production», *Psychological Review* 85, pp. 363-394.
- Klein, S.B., Loftus, J. & Kihlstrom, J. F. (2002), «Memory and temporal experience: The effects of episodic memory loss on an amnesic patient's ability to remember the past and imagine the future», *Social Cognition* 20, pp. 353-379.
- Kuperberg, G. R., McGuire, P. K., Bullmore, E. T., Brammer, M. J., Rabe-Hesketh, S., Wright, I. C., Lythgoe, D. J., Williams, S. C. R., David, A. S. (2000), «Common and distinct neural substrates for pragmatic, semantic, and syntactic processing of spoken sentences: an fMRI study», *J. Cogn. Neurosci.* 12, pp. 321-341.
- Lakoff, G. (1987), *Women, Fire and Dangerous Things. What Categories Reveal About the Mind*, Chicago, University of Chicago Press.
- Leslie, A.M. (1987), «Pretense and representation: the origins of <theory of mind>», *Psychological Review* 94, pp. 412-426.
- Lillard, A. S. (1993), «Young children's conceptualization of pretense: action or mental representational state?», *Child Development* 64, pp. 372-386.
- MacWhinney, B. (2005), «The emergence of grammar from perspective taking», in Pecher, D. & Zwaan, R. A. (eds.), *Grounding cognition: The role of perception and action in memory, language, and thinking*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 198-223.
- Machery, E. (2007), «Concept empiricism: A methodological critique», *Cognition* 104, pp. 19-46.
- Mason, R. A., Just, M. A., Pittsburgh, P. A. (2006), «Neuroimaging contributions to the understanding of discourse processes», *Handbook Psycholinguist*, pp. 765-799.
- Okuda, J., Fujii, T., Ohtake, H., Tsukiura, T., Tanji, K., Suzuki, K. et al. (2003), «Thinking of the future and past: The roles of the frontal pole and the medial temporal lobes», *NeuroImage* 19, pp. 1369-1380.
- Pecher, D., Zeelenberg, R. & Barsalou, L. W. (2003), «Verifying different modality properties for concepts produces switching costs», *Psychological Science* 14, pp. 119-124.
- Pecher, D., Zwaan, R. A. (2005), «Introduction to grounding cognition: the role of perception and action in memory, language and thinking», in Zwaan, R. A.,

- Pecher, D. (eds.), *Grounding Cognition*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 1-7.
- Perner, J., Baker, S. & Hutton, D. (1994), «Prelief: the conceptual origins of belief and pretence», in Lewis, C. & Mitchell, P. (eds.), *Children's early understanding of mind: Origins and development*, Hove, Lawrence Erlbaum Associates, pp. 261-286.
- Proust, J. (2007), «Metacognition and metarepresentation: Is a self-directed theory of mind a precondition for metacognition?», *Synthese* 159, pp. 271-295.
- Pulvermüller, F. (2005), «Brain mechanisms linking language and action», *Nature Reviews Neuroscience* 6, pp. 576-582.
- Robertson, D. A., Gernsbacher, M. A., Guidotti, S.J., Robertson, R.R., Irwin, W., Mock, B. J., Campana, M. E. (2000), «Functional neuroanatomy of the cognitive process of mapping during discourse comprehension», *Psychol. Sci.* 11, pp. 255-260.
- Rubin, D. C. et al. (2003), «Belief and recollection of autobiographical memories», *Mem. Cognit.* 31, pp. 887-901.
- Segal, E. M. (1995), «A Cognitive-Phenomenological Theory of Fictional Narrative», in Duchan, J., Bruder, G. and Hewitt, L. (eds.), *Deixis in Narrative – A Cognitive Science Perspective*, Hillsdale, New Jersey, Lawrence Erlbaum Associates, Inc., pp. 61-78.
- St George, M., Kutas, M., Martinez, A., Sereno, M. I. (1999), «Semantic integration in reading: engagement of the right hemisphere during discourse processing», *Brain* 122, pp. 1317-1325.
- Speer, N. K., Zacks, J. M. & Reynolds, J. R. (2007), «Human Brain Activity Time-Locked to Narrative Event Boundaries», *Psychological Science* Vol 18, n°5, pp. 449-455.
- Speer, N. K., Reynolds, J.R., Swallow, K. M. & Zacks, J. M. (à paraître), «Reading Stories Activates Neural Representations of Visual and Motor Experiences», *Psychological Science*.
- Szpunar, K. K., Watson, J. M. & McDermott, K. B. (2007), «Neural substrates of envisioning the future», *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America* 104, pp. 642-647.
- Thomas, R., Press, C., Haggard, P. (2006), «Shared representations in body perception», *Acta Psychologica* 121 (3), pp. 317-330.
- Tulving, E. (1983), *Elements of episodic memory*, New York, Oxford University Press.
- , (1985), «Memory and consciousness», *Canadian Psychology* 26, pp. 1-12.
- , (2002), «Episodic memory: From mind to brain», *Annual Review of Psychology* 53, pp. 1-25.
- Vandenberghe, R., Nobre, A. C., Price, C. J. (2002), «The response of left temporal cortex to sentences», *J. Cogn. Neurosci.* 14, pp. 550-560.
- Van Dijk, T. A., Kintsch, W. (1983), *Strategies of discourse comprehension*, San Diego, CA, Academic Press.



### 32 Jérôme Pelletier

- Walton, K. L. (1990), *Mimesis as Make-Believe – On the Foundations of the Representational Arts*, Cambridge, Mass, Harvard University Press.
- Williams, J. M. G., Ellis, N. C., Tyers, C., Healy, H., Rose, G. & MacLeod, A. K. (1996), «The specificity of autobiographical memory and imaginability of the future», *Memory and Cognition* 24, pp. 116-125.
- Wood, J. N. & Grafman, J. (2003), «Human prefrontal cortex: Processing and representational perspectives», *Nature Reviews Neuroscience* 4, pp. 139-147.
- Xu, J., Kemeny, S., Park, G., Frattali, C., Braun, A. (2005), «Language in context: emergent features of word, sentence, and narrative comprehension», *NeuroImage* 25, pp. 1002-1015.
- Yarkoni, T., Speer, N. K & Zacks, J. M (2008), «Neural Substrates of Narrative Comprehension and Memory», *NeuroImage* 41, pp. 1408-1425.
- Zacks, J. M., Braver, T. S., Sheridan, M. A., Donaldson, D. I., Snyder, A. Z., Ollinger, J. M. et al. (2001), «Human brain activity timelocked to perceptual event boundaries», *Nature Neuroscience* 4, pp. 651-655.
- Zacks, J. M. & Magliano, J. P. (à paraître), «Film, Narrative, and Cognitive Neuroscience», *Art & the Senses*, ed. par Melcher, D.P et Bacci, F., New York, Oxford University Press.
- Zacks, J. M., Tversky, B. & Iyer, G. (2001), «Perceiving, remembering, and communicating structure in events», *Journal of Experimental Psychology: General* 130, pp. 29-58.
- Zacks, J.M., Speer, N. K., Swallow, K. M., Braver, T. S. & Reynolds, J. R. (2007), «Event perception: A mind/brain perspective», *Psychological Bulletin* 133, pp. 273-293.
- Zwaan, R. A. (2004), «The immersed experiencer: Toward an embodied theory of language comprehension», in Ross, B. H. (ed.), *The psychology of learning and motivation* (Vol. 44, pp. 35-62), New York, Academic Press.
- Zwaan, R. A., Magliano, J. P. & Graesser, A. C. (1995), «Dimensions of situation model construction in narrative comprehension», *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory and Cognition* 21, pp. 386-397.
- Zwaan, R. A. & Radvansky, G. A. (1998), «Situation models in language comprehension and memory», *Psychological Bulletin* 123, pp. 162-185.
- Zwaan, R. A., Radvansky, G. A., Hilliard, A. E. & Curiel, J. M. (1998), «Constructing multidimensional situation models during reading», *Scientific Studies of Reading* 2, pp. 199-220.
- Zwaan, R. A., Stanfield, R. A. & Yaxley, R. H. (2002), «Language comprehenders mentally represent the shape of objects», *Psychological Science* 13 (2), pp. 168-171.

